

rier, a construit un appareil qu'il appelle la sonde accoustique. C'est une sorte de poste de radio muni de lampe et d'un microphone, qui, par simple lecture sur un cadran, donne l'intensité en décibels des sons émis devant son pavillon. On a pu constater ainsi qu'un lion donne seulement 86 décibels, alors que certaines cornes d'auto, dépassent 100. Sur une fenêtre ouverte, place Saint-Augustin, le vacarme de la rue atteignait 55 ; la fenêtre fermée, il tombait à 35, ce qui est encore trop élevé pour les nerfs fatigués.

■

Quel intérêt y a-t-il, diront quelques lecteurs, à poursuivre de telles études ? Il est certain que les vieux amateurs de notre Opéra peuvent apprécier la tessiture d'un baryton ou d'une basse noble sans avoir besoin de les traduire en chiffres, mais les marchands de machines sonores n'ont pas la même conception. En outre, par la sonde phonique on étudie, pour les combattre, dans les villes, les sources de bruits parasites, ainsi que l'efficacité des matériaux amortisseurs.

Ainsi, la science, qui a troublé notre repos par les hauts-parleurs, nous rendra peut-être, un jour, le calme des nuits de jadis.

JACQUES DELANUY.



UNE DATE

Avec un retard considérable, selon son habitude, notre pays vient de se décider à entrer dans une voie, ouverte depuis plusieurs années chez nos voisins, et, malheureusement, inexplorée chez nous. Depuis bien longtemps, nous avons réclamé ici ce que nous considérons comme un progrès pédagogique de première nécessité ; mais les réformes les plus logiques ne sont pas celles qui aboutissent le plus rapidement.

Ce que nous réclamions, c'était la fondation, au Conservatoire National de Musique et de Déclamation, de ce qu'on pourrait appeler une « classe de microphone ».

Le microphone est devenu, en effet, un rouage essentiel de toute la vie artistique et intellectuelle d'aujourd'hui. Ce petit instrument mystérieux est, si l'on peut dire, la serrure qui ouvre toutes les grandes carrières de l'art. Or, personne n'apprend aux artistes à se servir de cet outil intimidant et capricieux.

Le microphone n'est pas un banal instrument enregistreur qui reproduit automatiquement ce qu'on lui confie. Il a toutes sortes de réactions subtiles qui transforment et, hélas, quelquefois, déforment les vibrations qu'il capte au passage. Il a des phobies, des révoltes, des sympathies et des répulsions. Il n'ingurgite pas tous les timbres avec la même facilité. C'est un délicat qui ne digère pas certaines voix et qui, au contraire, déguste certaines sonorités avec gourmandise.

Il ne s'agit donc pas de se présenter devant lui sans préparation et de le traiter comme un vulgaire tuyau accoustique ou comme un simple téléphone. Il se venge aussitôt d'une pareille désinvolture. Il faut apprendre à le manier. Il faut connaître les voyelles qu'il aime et celles qu'il déteste, régler la bonne distance de la source sonore, sélectionner les timbres, modifier l'articulation, doser l'intensité de l'émission vocale, tenir compte des volumes et des perspectives sonores, bref, se livrer à de véritables expériences de laboratoire pour utiliser intelligemment ce miraculeux diffuseur de la pensée.

Mais où donc trouver un appareil laboratoire ? Où se livrer à de telles expériences ? Un pareil outillage coûte fort cher et les studios d'enregistrement ne sont pas créés pour les apprentis. On arrive donc devant le micro pour exercer un métier et faire preuve d'une science technique dont on ignore absolument les principes essentiels.

Et voilà pourquoi il est indispensable de créer une classe de micro.

Cette classe apprendra leur métier à tous ceux qui veulent enregistrer des disques, à tous ceux qui auront l'occasion de parler à un poste d'émission de T. S. F., à tous ceux qui ambitionnent d'aborder le cinéma sonore, c'est-à-dire à tous les pianistes, violonistes, flûtistes, harpistes, et autres instrumentistes d'orchestre, chanteurs, chanteuses, chefs d'orchestres, conférenciers, professeurs, artistes lyriques, comédiennes et comédiens qui, tous, ignorent les secrets de la phonogénie.

Vous voyez qu'en bonne logique, le premier cours de microphone, si sa naissance avait été connue et publiée à son de trompe, aurait pu réunir d'un seul coup à peu près cent mille élèves ! En tout cas, c'est une classe qui ne manquera jamais d'auditeurs.

Je crois savoir que le directeur actuel du Conservatoire avait compris tout l'intérêt de ce problème. Il n'ignorait pas, d'ailleurs, qu'une classe de ce genre existait au Conservatoire de Berlin où elle est dirigée par le compositeur Hindemith. C'est un véritable laboratoire de recherches acoustiques qui rend les services les plus précieux aux élèves et aux professeurs. M. Henri Rabaud n'aurait pas demandé mieux que d'ouvrir un cours de ce genre, rue de Madrid, malheureusement, au lieu de lui accorder les fonds nécessaires pour doter notre grande école nationale de ce perfectionnement pédagogique, notre République athénienne l'a invité simplement à faire des économies et à supprimer trois des classes actuelles parmi lesquelles celle de timbales, ce qui constitue un véritable scandale artistique ! Mais, passons.

Comme toujours, c'est à l'initiative privée que nous devrons le geste utile que l'Etat n'a pas voulu accomplir. Nous avons, depuis quelques jours, une classe de micro. Elle a été fondée au Conservatoire International de Musique, très active institution créée et dirigée par le pianiste Pierre Lucas. Cette école, où viennent s'instruire une quantité d'artistes français et étrangers qui trouvent là, toutes les branches de l'enseignement musical, rend les plus grands services pédagogiques. Il est excellent, en effet, que les étrangers — à qui notre Conservatoire national est interdit — puissent trouver chez nous des maîtres de valeur et bénéficier de la culture artistique française.

C'est donc le Conservatoire International de Musique qui vient de prendre la décision d'ouvrir une classe de micro. Il vient de le faire dans le studio d'enregistrement du Poste Pari-

sien, avenue des Champs-Elysées. Toute l'installation accoustique a été assurée par la maison Ultraphone, qui utilise ce local-modèle pour ses enregistrements de disques et qui met son appareillage à la disposition du Conservatoire International. Que les discophiles accordent donc une pensée reconnaissante à l'éditeur de disques dont la généreuse intervention a permis de réaliser la première classe de phonogénie.

Restait à trouver un professeur de micro. Ce n'était pas aisément, car cette science est encore trop nouvelle chez nous pour y avoir formé des maîtres. Nos meilleurs chefs d'orchestres en sont encore réduits à la technique de l'empirisme. C'est donc à l'étranger qu'il fallait chercher des spécialistes de cette science encore peu connue.

La présence à Paris d'un grand chef d'orchestre autrichien, Selmar Meyrowitz, ancien chef d'orchestre de l'Opéra et de la Philharmonique de Berlin et victime des proscriptions hitlériennes, permit de placer à la tête de ce cours un professionnel du studio que ses nombreux travaux antérieurs qualifiaient tout particulièrement pour cette tâche. Nos lecteurs savent que les disques enregistrés par l'Orchestre Philharmonique de Berlin sous la direction de Selmar Meyrowitz ont toujours présenté des qualités accoustiques exceptionnelles. Ce chef connaît admirablement la façon de disposer ses instrumentistes devant le micro et il pourra former chez nous des adeptes de cette science. Son enseignement repose sur une expérience très sérieuse et sur une connaissance approfondie de tous ces problèmes.

J'ai assisté à l'inauguration de ce cours qui, malgré la discrétion de ses organisateurs, réunissait déjà de nombreux élèves. Selmar Meyrowitz y exposa son programme et se livra immédiatement à des travaux pratiques. Les élèves purent faire la connaissance de l'oreille électrique et de la voix qui parle aux foules. Des gravures immédiates de cire leur permirent de se rendre compte immédiatement de leurs qualités et de leurs défauts.

On put s'apercevoir ainsi en écoutant une élève de chant et le disque qu'elle avait enregistré en même temps, des transformations profondes que subit une exécution en passant par un appareil enregistreur. Des études de disques d'artistes connus, complétèrent ces démonstrations qui furent suivies avec le plus vif intérêt par toute l'assistance.

Dans cette revue où nous suivons, au jour le jour, l'histoire de la musique mécanique, nous devions saluer comme une date importante l'ouverture de la première classe de phonogénie. Nous l'appelions de tous nos vœux, car il était non seulement absurde, mais dangereux de voir les Français laissés dans l'ignorance d'une science aussi indispensable à l'homme moderne. Depuis plusieurs années, l'Allemagne forme des instrumentistes, des chefs d'orchestre, des comédiens, des orateurs sachant utiliser avec maîtrise un micro d'enregistrement, une antenne de T. S. F. ou une pellicule parlante, alors que les artistes de chez nous se trouvent ainsi placés en état d'infériorité absolue sur un terrain qui intéresse toute la culture internationale. Cette lacune devait donc à tout prix être comblée.

Elle l'est enfin et nous sommes heureux de féliciter M. Pierre Lucas, directeur du Conservatoire International de Musique, d'avoir rendu à l'art de son pays ce très précieux service.

GÉRARD VOISIN.